

le Procès et 73

Léo Ferré

"...Et je meurs de larmes"

LÉO, c'est d'abord un cœur. C'est des tas de choses en plus, quand on le rencontre, comme ça, dans la vie : des cheveux argent et flous qui lui font une aura à contre-jour, un pull violet fabriqué au crochet, petite merveille familiale et artisanale, deux longues jambes minces et nerveuses dans des pantalons noirs, de petites mains aux doigts tachés de nicotine, un plat de sandwiches au jambon d'York et un pichet de Beaujolais, des yeux pas grands mais tellement vivants, expressifs, qu'ils finissent par capter toute l'attention, une montre énorme qui a l'air d'être là pour lui rappeler sans arrêt que le temps passe. Et puis, quoi encore : l'allure d'un homme au naturel, pas « triché », qui, dans le hall de l'hôtel, comme sur scène, dans la première rencontre avec une inconnue (moi), dans la discussion avec le serveur ou l'intermezzo avec son collaborateur et les amis qui l'entourent, est constant dans son attitude, fidèle à lui-même, qui n'a pas un ton pour celui-ci et un ton pour celle-là. Oui, c'est ça, Léo, il est « au naturel », comme le thon, le bon ton, le ton juste. (C'est mauvais, mais ça ne fait rien. Avec Léo, on ne peut se permettre de mauvais calembours, on ne travaille pas pour la postérité, on est ce qu'on est, et voilà tout).

A dire vrai, nous avions des préjugés. Lui, contre les journalistes. Echaudé à cause de sa confiance naturelle, il a eu des ennuis avec la presse. Moi, contre les chanteurs. Le Music-Hall, je me méfie, c'est souvent truqué. Bref, au début, on était un peu sur la réserve. Normal. Pour le voir, j'avais fait intervenir des amis communs (quel métier !), donné six ou sept coups de téléphone, je me retrouvais dans une situation de mes débuts, la petite journaliste qui fait des bassesses pour avoir trois mots de la « vedette ». Je n'aime pas, mais alors pas du tout. Lui, je vous l'ai dit, il a eu tant d'ennuis avec les publications, puis il est fatigué, il ne veut voir personne. Il devait penser « encore une enquiquineuse » (généralement il emploie un mot plus vigoureux). On aurait pu croire que c'était « ma » pari. D'autant qu'il m'avait fait attendre dans un coin du hall d'hôtel pour finir d'envoyer son courrier. J'aime pas attendre. Je commençais à râler, du genre, voyez : « Pour qui il se prend... J'en ai rencontré de plus grands que lui qui n'ont pas fait tant d'histoires... ».

Puis, il est venu à moi, sourire, main tendue : « Pardon, je viens à vous pour dire bonjour, mais il faut vraiment que j'envoie immédiatement ces lettres. Je reviens ».

Et j'ai senti tout de suite que c'était vrai, que ce n'était pas le jeu du cabotin, que l'homme parlait juste. Je me sentais mieux.

Léo est venu, il a commandé ses sandwiches, nous avons parlé. Le ton officiel n'a pas duré longtemps. Au bout d'une demi-heure, on se tutoyait. A la fin, on s'embrassait. On a même pleuré un peu, tous les deux. Parce que, comme je vous l'ai dit en commençant, Léo, c'est d'abord un cœur. Un vrai cœur d'homme, chaud, confiant, tendre, débordant, et quand on rencontre ça, un vrai cœur, si on n'est pas ému, c'est qu'on est soi-même sec comme un coup de trique, comme un procès-verbal, et, de ce fait, bien à plaindre.

« TIENS, V'LA 100 BALLES »

Léo, il a une sorte de chagrin à l'intérieur. Pas qu'il soit triste, non, mais plutôt fragile, écorché. Les choses qui arrivent dans la vie, les copains qui ont des ennuis, les gars qui sont en prison ou qui meurent, les souffrances qui se rencontrent au coin de la rue ou sur la page du journal, les types qui lui font des réflexions agressives, ça le touche presque physiquement. Ça lui fait mal. Bontems et Buffet, condamnés à mort, parce que poussés à mort par un système social, dément (on ne discute pas du système, c'est immédiat de la sensation) ce sont ses frères qui se sont condamnés à mort. Le petit anar-hippie (un fils de riche, c'est sûr), qui dit : « Moi, je ne vais pas voir Ferré, il roule en D.S. », le péché capital quoi ! Ça le blesse au vif. Au cœur. De l'énorme au futile, de l'important à ce qui ne devrait pas l'être, tout est motif à blessure.

Seulement, il a l'avert de ce revers. Les deux faces de la médaille sensible.

« Ecoute, l'autre soir, je chantais à la Roche-sur-Yon. On arrivait du Creusot. J'étais crevé. Après le spectacle, je ne voulais voir personne, tu sais. Le tour de chant était fini, on se retrouve tous dans la cour, le directeur de la salle, quelques amis, les musiciens, quand même un bon paquet de gens. Pas de public. Arrive un type, on ne comprend

Il faut trouver un truc. Et vite. « Comment tu t'appelles ? » — Philippe ». Tu sais, sur les billets de 100 F, il y a deux ronds blancs. Alors, sur le rond de droite, j'écris : « Je t'aime bien, Philippe ». Sur l'autre rond : « Je te remercie d'être ce que tu es ». Je signe et je dis au gars : « Tu me permets de te donner 100 F ? », et je lui refais son billet. Il était heureux ».

Léo, il a les larmes aux yeux. Y a de quoi. Des mouvements comme ça, des uns aux autres, ce geste d'amour, c'est bien une des choses qui nous restent et qui nous sauveront si on peut être sauvé.

« LA MORT DES LOUPS »

« Moi, mon vieux, je meurs de larmes, je meurs de merde, tous les jours, il n'y a rien à faire, c'est comme ça. « Ils » veulent l'empêcher de vivre. On le sait bien, dans la vie, une seule chose compte, l'amour. L'amour et la musique, choses divines. Comprends bien, d'ailleurs, magique, quoi ! Je ne suis qu'amour. Mais amour, ça veut dire le don.

Etre aimé, c'est pas la vérité. Aimer, c'est donner, conner, donner tout... ».

Petite pause. « T'as quel âge ? me demande-t-il. Je le lui dis. « Moi 56 ». Il réfléchit. Il ne trouve pas ça drôle d'avoir 55 berges.

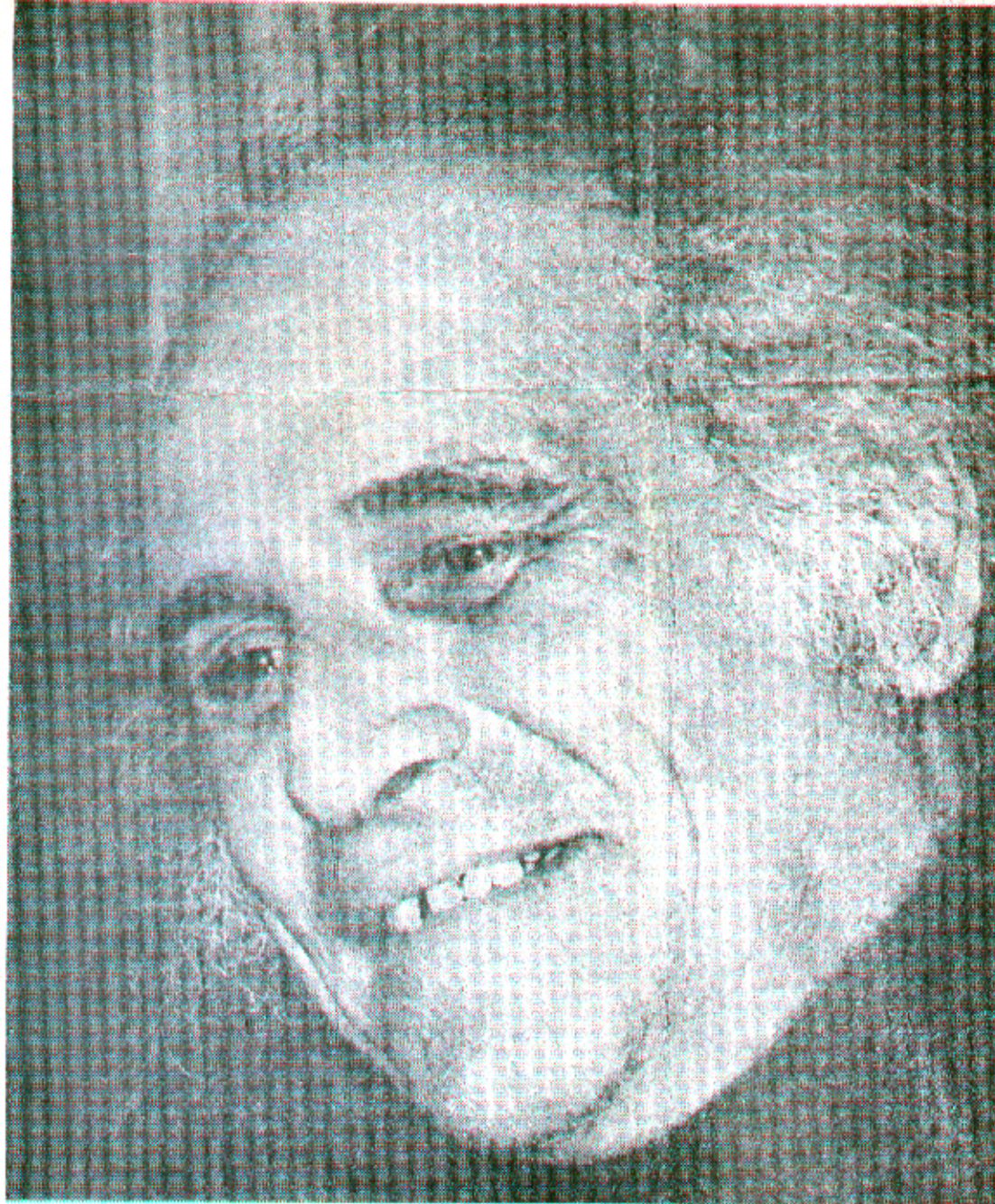
« Quand Pompidou a reçu les avocats de Bontems et Buffet, pour la grâce, bien installé derrière son bureau, il leur a dit : « Messieurs, je suis contre la peine de mort, en principe ». En principe. Mais tu te rends compte. Qu'est-ce que ça veut dire, en principe ? Non, c'est pas vrai, des trucs comme ça. J'ai écrit pour eux (Bontems et Buffet) une chanson, « La mort des Loups ». La petite (c'est Mireille Mathieu, la petite), j'avais pensé à elle en l'écrivant. Cette chanson n'est pas du tout dans le genre de celles qu'elle chante, elle ne correspond pas à ce que son public attend d'elle, mais je la lui avais chanté, et elle avait pleuré. Son parler habituel, qui était là, était ému aussi. On avait décidé de monter la chanson. La petite était d'accord. Un premier enregistrement sur cassette a été fait. Ils devaient me rejoindre à Marseille, et même ici, pour qu'on travaille. J'avais demandé au patron de l'hôtel si on pouvait louer un piano et l'installer dans ma chambre. Tu parles, j'ai reçu un coup de fil : « Il y a des problèmes d'avion, des problèmes de ci, des problèmes de là... ». J'ai compris, pas la peine de faire un dessin. On n'enregistre pas avec la petite, c'est tout. Et ce n'est pas de sa faute à elle. Le système, la pétioche, on ne sait pas de quoi, les coupeurs de pattes... ».

« ET L'ANARCHIE ALORS ? »

« Tu es anar, Léo... ».

Ce n'est pas une question, j'affirme.

« Anar, anar, faut encore s'entendre sur le mot. L'anarchie, c'est la négation de toute autorité, d'où qu'elle vienne. L'autorité, c'est la Bourse, c'est le mal



Je n'ai pas de réponse. Je ne suis pas « anar ». J'aime Platon et je commence à beaucoup aimer Léo. Il enchaîne (pourquoi ? parce que le monde est malade, parce qu'il vit physiquement, le malaise de l'époque), sur les lunettes, le haschisch, la drogue...

« Je leur dis toujours aux jeunes, le H, moi, ça me fait rigoler. Ça n'exista pas, tu comprends, alors qu'il y a l'amour, la musique. Qu'ils viennent passer huit jours chez moi, se baigner, nager dans la musique. Et le H. Ça n'existera plus... ».

Et puis, il a y des choses dont on ne parle pas, parce que ça lui fait trop mal. Sa guenon, par exemple. Son divorce, par exemple. L'argent, par exemple.

« AU FOND IL DERANGE »

Pourtant, il faudrait bien qu'on s'explique sur l'argent. Parce qu'il y a des gens qui reprochent à Ferré d'en gagner, comme si c'était une tare. Etre anar et vivre bien, incompatible...

« Tout ce que je peux répondre, c'est en reprenant ce que Brassens, qui est terriblement intelligent, a dit un jour, où l'on faisait une émission à trois, lui, Brel et moi...? Georges a dit : « Quand une salle est vide on ne gagne pas un sou. Quand elle est pleine on touche un petit pourcentage, sur les prix des places. Quand un disque ne se vend pas, on ne gagne pas d'argent. Quand il se vend on touche un petit pourcentage. Sur une pochette vendue 30 F je touche 1,24 F. Si on vend un million de disques, ça fait une somme. Mais un artiste n'exploite jamais personne, à part lui-même... ».

Léo à 56 ans. Toute sa vie, il a chanté, créé des chansons, fait des musiques, il s'est dépensé sur toutes les scènes. Il aide, maintenant qu'il le peut, de plus jeunes que lui, par exemple en venant à Marseille, non pas dans le circuit officiel de la grande salle, mais dans un petit théâtre,

excentré dans un quartier de la ville, dont le directeur, Richard Martin et ses amis, essaient de survivre contre vents et marées. En chantant au théâtre Toursky. Léo Ferré aide une équipe de jeunes. Il se met « hors circuit ». Une fois de plus, il se plaind ni sa peine, ni son cœur. Et, il n'aurait pas le droit de « rouler en D.S. », alors que le premier petit prétentieux venu, qui n'a jamais donné au monde la moindre chanson, le moindre morceau de lui-même, roule aussi en D.S. sans que personne trouve à y redire. Faudrait être juste, faut de même...

Ferré dérange un peu. Il dérange les bourgeois, parce qu'il est anar. Il dérange les intellectuels, parce qu'il est sentimental. Il dérange les engagés politiquement, parce que, pour la politique, « il n'est pas client ». Il dérange les snobs, parce qu'il ne l'est pas. Il dérange les marchands, parce qu'il n'accepte pas d'être une marchandise. Il dérange les fauchés, parce qu'il gagne de l'argent. Il dérange les nantis, parce qu'il s'en fiche, de gagner de l'argent. Tous comptes faits, il dérange tout le monde. Du moins tous ceux qui n'ont pas compris que Léo Ferré, c'est d'abord un cœur...

Photo P. ULLMANN

par Michèle GRANDJEAN